EXTRAIT

DE LA

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

LETTSOM (Jean-Coakley) naquit vers 1747, dans une petite île de l'Océan atlantique, où sa famille, originaire du comté de Chester, et qui avait embrassé les principes des quakers, s'était réfugiée au temps des guerres civiles.

Dès l'âge de six ans, Lettsom fut envoyé en Angleterre, sous la surveillance, en quelque sorte paternelle, du célèbre médecin et philantrope Fothergill. L'éducation de Lettsom embrassa l'étude des belles-lettres, celle de la physique, de quelques branches d'histoire naturelle et des élémens de la médecine. L'usage était alors, en Angleterre, d'associer aux institutions théoriques une pratique plus ou moins étendue de l'art; ainsi, les jeunes gens les mieux élevés, qui se destinaient à exercer la médecine, commençaient par passer deux ou trois ans dans une pharmacie accréditée, où ils voyaient exécuter, d'après l'avis des plus habiles médecins, les prescriptions destinées à soulager ou à guérir les malades. La pratique des opérations les plus faciles et les plus communes de la chirurgie se trouvait aussi réunie à celle de la pharmacie.

Avant d'avoir vingt-trois ans accomplis, Lettsom fut obligé de retourner aux Indes-Occidentales, pour y recueillir la succession paternelle.

Au sein de l'Angleterre proprement dite, tous les sentimens privés repoussaient alors l'esclavage que son gouvernement autorisait sans pitié comme sans remords. Le jeune Lettsom, obéissant aux émotions de son cœur, donna la liberté à ses esclaves en mettant le pied sur ses habitations, et se condamna de la sorte à une honorable pauvreté. Il ne se réserva que les

moyens de revenir en Europe pour y achever ses études et débuter avec décence dans l'exercice de la médecine.

Lettsom, avant de venir se fixer à Londres, comme il l'avait projeté depuis long-temps, visita la France, la Hollande et l'Ecosse; il obtint, à Leyde, le titre de docteur en médecine.

L'âge, les talens, la bienfaisance généralement reconnue de Fothergill, l'environnaient de considération et de respect; mais son jeune pupille, en entrant dans le monde, avait besoin de courage pour braver les ridicules que cherchaient à déverser sur sa secte et jusque sur son costume, et l'intolérance anglicane et les préjugés non moins dédaigneux de la haute société. Aussi Lettsom choisit presque constamment sa clientelle, et fit un riche mariage, dans la classe commerciale et industrielle, qui offre tant de perfections morales et sociales. Une grande fortune fut sa récompense, et il en fit toute sa vie le plus noble et le plus généreux usage.

Le caractère de son esprit consistait dans une finesse naturelle, exercée toujours sous le voile d'une grande simplicité. On ne peut dire que Lettsom fut versé d'une manière remarquable, ni dans la lecture des classiques, ni même nourri de celle des ouvrages des plus grands médecins; mais sa sagacité, une grande expérience, la connaissance du cœur des hommes et ses sentimens toujours bienveillans, faisaient qu'il était bien placé partout et dans toutes les circonstances, soit auprès des malades, soit dans les cercles médicaux ou dans le monde.

Ce naturel si bon et si paisible ne fut pourtant pas à l'abri de quelques contrariétés, et même de controverses assez vives, dans lesquelles ses co-religionnaires furent les agresseurs. Il est vrai qu'il ne tenait aux quakers que par leur doctrine évangélique, et qu'il ne dissimulait pas ce que leurs pratiques avaient d'étrange à la fin du dix-huitième siècle.

Lettsom s'occupa beaucoup d'histoire naturelle, et plus spécialement des végétaux, sous les points de vue variés de la culture, de l'acclimatement, de l'alimentation, et de la matière médicale.

Il eut pour amis presqu'inséparables, parmi ses confrères, les docteurs Sims, Woodville, Meyer, Hamilton, Norris, et quelques autres. Il les réunissait souvent avec sa nombreuse et intéressante famille, dans une délicieuse maison de campagne qu'il avait à Camberwell, à quelques milles de Londres.

Lettsom, mort en 1815, a publié les écrits suivans :

Observationes ad historiam theæ pertinentes. Leyde, 1769, in-4°. Thèse pour la réception au doctorat en médecine.

The natural history of the thea-tree, and effects of thea-drinking.

Londres, 1772, in-4°. - *Ibid.* 1784, in-4°. - *Ibid.* 1800, in-4°. -Trad. en français, Paris, 1773, in-12. - en allemand, Nuremberg, 1802, in-8°.

The naturalist's and traveller's companion; containing instructions for collecting and preserving objects of natural history. Londres, 1772, 1774 et 1800, in-8°. -Trad. en français par le marquis de Lezay-Marnesia, Amsterdam (Paris), 1775, in-12.

Reflections on the general treatement and cure of fevers. Londres, 1772, in-8°.

Medical memoirs of the general dispensary in London. Londres, 1774, in-8°. -Trad. en français d'après une seconde édition, Paris, 1787, in-8°.

Improvement of medecine in London, on the basis of public good. Londres, 1775, in-8°.

Observations preparatory to the use of D. Mayerbach's medecines. Londres, 1776.

Il y a eu deux éditions de ce pamphlet destiné à mettre le public en garde contre un remède dangereux.

History of the origin of medicine; an oration delivered at the anniversary meeting of the medical society of London, january 19, 1778; to which are since added various historical illustrations. Londres, 1778, in-8°.

L'auteur remonte, dans cet essai historique, aux temps qui ont précédé la guerre de Troye. Cette production, d'ailleurs ingénieuse, ne peut offrir rien de positif, et il aurait fallu en conséquence lui donner un autre titre.

Observations on the plan proposed for establishing a dispensary and medical society, with formulæ medicamentorum. Londres, 1779, in-8°.

A letter to sir Robert Barker, Bnt. F. R. S. and George Stacpoole, esq., respecting general inoculation. Londres, 1779, in-8°.

Observations on baron Dimsdale's remarks on Dr. Lettsom's letter to sir Robert Barker, and George Stacpoole, esq. respecting general inoculation. Londres, 1779, in-8°.

An Answer to baron Dimsdale's Review of Dr. Lettsom's observations on the baron's remarks, respecting a letter upon general inoculation. Londres, 1779, in-8°.

Travels through the interior parts of north America, in the years 1766, 1767 *and* 1768, *by J. Carver, esq. illustrated with copper-plates, enclored.*

Cet ouvrage, dont il a paru trois éditions anglaises à Londres en 1774, 1778 et 1780, in-8°., a été traduit en allemand et en français.

Lettsom, qui contribua puissamment à reproduire cette intéressante publication, est l'auteur de la vie de Carver, qui se trouve en tête de la seconde et de la troisième éditions anglaises.

A journal of a voyage to the south sea, in his majesty's ship the Endeaerrer, faithfully transcribed from the papers of the late Sydney Parkinson, draughtsman to sir Joseph Banks, Bart. in his expedition with Dr. Solander round the world; and embellished with twenty-nine views and designs, engraved by capital artists: to which is now added, remarks on the preface, by the late John Fothergill, M. D. F. R. S. etc.; and an Appendix, containing an account of the voyages of commodore Byron, capt. Wallis, capt. Carteret, M. de Bougainville, capt. Cook and capt. Clerke. Londres, 1784, in-4°.

Ce bel ouvrage a été publié par les soins de Lettsom.

Some account of the life of the late John Fothergill, M. D. F. R. S., etc.

Cette biographie, qui a pour épigraphe ce passage des Lettres de Pline le jeune: *Amisi enim, amisi vitæ meæ testem, rectorem, magis-*

trum, parut à Londres en 1783, et fut insérée dans une édition des œuvres de Fothergill donnée par Lettsom (1784, 3 vol. in-8°.).

Hints designed to promote beneficence, temperance and medical science, embellished with 39 plates. Londres, 1797-1802, 3 vol. in-8°.

Observations on religious persecutions. Londres, 1800, in-8°.

Village Society, a Sketch. Londres, 1800, in-8°.

Observations on the cowpox. Londres, 1801, in-8°.

An apology for differing in opinion from the author's of the Monthly and critical Review, on litterary communications, variolous and vaccine inoculation, D. Jenner's discovery of vaccine inoculation, on the means of preventing febrile contagion, and on the establishment of charitable institutions. Londres, 1803, in-8°.

An address to parents and guardians of children and others on variolous and vaccine inoculation. Londres, 1803, in-8°.

An appeal addressed to the calm reflection of the authors of the critical Review, on abusive language, ambiguity and embarassment; espionnage and detraction, the jennerian discovery, with letters on the author of the Monthly Review and British critic. Londres, 1803, in-8°.

Hortus Uptonensis; or a catalogue of the hot an green house plants in D. Fothergill's garden at Upton, as the him of his decease, anno 1780.

Lettsom a publié beaucoup d'autres écrits, fort peu étendus, imprimés isolément ou consignés dans des recueils.

On a remarqué plus particulièrement une Adresse au roi sur le perfectionnement de l'exercice de la médecine, une Apologie de sa propre conduite relativement à l'administration du dispensaire de Finsburg, des Observations sur les dissections humaines, sur la tempérance, sur la tolérance religieuse et quelques objets d'économie rurale.

Lettsom entretenait une correspondance très-étendue en Europe et en Amérique; il prenait beaucoup de part aux recherches dans l'intérieur de l'Afrique, ainsi qu'à l'amélioration des établissemens des Européens dans l'Asie et au bonheur des indigènes. Il appartenait à un grand nombre de corporations savantes nationales et étrangères, ainsi qu'à presque toutes les institutions philantropiques.

Maurice, Scott et Boswell ont célébré Lettsom dans des vers estimés de leurs compatriotes, et qui conserveront avec le souvenir de son nom celui de ses vertus.

9

LINACRE (Thomas), que les auteurs qui écrivent en latin nomment *Linacer* et *Linacrius*, naquit à Cantorbéry, en 1460 ou 1461, et alla étudier à Oxford, en 1484. Au sortir de cette célèbre école, il se rendit en Italie, séjourna long-temps à Florence, s'y livra à une étude approfondie de la littérature grecque, sous Démétrius Chalcondyle, et de la latine, sous Ange Politien; il fut accueilli avec intérêt à la cour de Laurent de Médicis, surnommé le père des lettres, qui l'admit à partager l'éducation soignée qu'il faisait donner à ses fils, Pierre, qui fut son successeur, et Jean, qui devint pape, sous le nom de Léon x.

Linacre s'étant rendu à Rome, fit beaucoup de recherches dans la bibliothèque du Vatican, dont Ermolao Barbaro, patriarche d'Aquilée, lui facilita l'accès.

On dit que ce fut la lecture d'Aristote qui inspira à Linacre le goût des sciences naturelles, et celle de Galien qui lui fit

aimer la médecine, à l'étude de laquelle il se livra avec beaucoup d'ardeur, au retour de ses voyages. Il fut reçu docteur, et devint peu après professeur en médecine dans l'Université d'Oxford. Son zèle pour l'instruction de ses disciples n'avait point de bornes, quand il leur reconnaissait des talens, de l'application et de la conduite, et il faisait même en leur faveur des sacrifices pécuniaires, lorsqu'ils étaient peu favorisés de la fortune.

Henri VII, que son siècle appela le Salomon de l'Angleterre, nomma Linacre son médecin ordinaire, et Henri VIII, son fils et son successeur, prince qui eut plus de lumières que d'humanité et de droiture, lui conserva le même emploi près de sa personne.

Jouissant d'une grande fortune et du plus haut crédit à la cour, Linacre parvint à soustraire la médecine à la juridiction ecclésiastique, qui conférait alors fort inconsidérément les grades, et, ce qui est remarquable, il fut aidé, dans cette difficile entreprise, par son condisciple, le cardinal Wolsey, encore plus homme d'état qu'homme d'église. Linacre fonda des chaires de médecine dans les Universités d'Oxford et de Cambridge, mais il fit encore plus pour l'utilité publique et l'honneur de sa profession, en faisant créer et en dotant avec munificence le Collége des médecins de Londres. Il obtint, à cet effet, des lettres-patentes du roi, qui furent confirmées par un acte du parlement. Cette savante corporation, difficile dans ses choix, et exerçant sur ses membres peu nombreux une surveillance et une censure paternelles, est une des plus belles institutions de l'Europe.

Linacre mourut à Londres, le 21 octobre 1524, et fut enterré avec beaucoup d'honneurs dans l'église cathédrale de Saint-Paul.

L'inscription suivante offre un abrégé de sa vie et l'indication de ses principaux travaux :

Thomas Linacrius
Regis Henrici VIII medicus
Vir græcè et latinè
Atque in re medicâ longè eruditissimus
Multos ætate suâ languentes, et qui jam vitam desponderant
Vitæ restituit.
Multa Galeni opera
In latinam linguam, mirâ et facili facundiâ vertit :
Egregium opus de emendatâ structurâ latini sermonis,
Amicorum rogatu,
Paulo antè mortem edidit.

Medicinæ studiosis Oxoniæ publicas lectiones duas,
Cantabrigiæ unam
In perpetuum stabilivit :
In hâc urbe
Collegium medicorum fieri suâ industriâ curavit,
Cujus et præsidens proximus electus est.
Fraudes, dolosque mirè perosus;
Fidus amicis; omnibus juxta charus :
Aliquot annos antequam obivit præsbiter factus,
Plenus annis ex hâc vitâ migravit,
Multum desideratus
Anno domini 1524, *déc.* 21 *octobris.*
Vivit post funera virtus.
Thomæ Linacrio clarissimo viro
Joannes Cajus
Posuit anno 1557.

Freind a terminé son histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au seizième siècle, par un éloge de Linacre, qu'il peint comme un homme de génie, d'un esprit très-juste, d'un savoir étendu dans des genres différens, et plein de libéralité.

Linacre a laissé les ouvrages suivans :

Elémens de grammaire.

Ce travail en anglais est fort rare et n'est connu depuis long-temps que par la traduction latine de Buchanan : *Rudimenta grammatices* (Paris, 1533 et 1550, in-8°.).

De emendandâ structurâ latini sermonis libri VI. Paris, 1532 et 1550. - Léipzick, 1545. - Cologne, 1555. - Revu par Joachim Camerarius, Léipzick, 1591, in-8°.

Linacre a traduit avec beaucoup de goût et d'érudition les ouvrages suivans de Galien : *Interpretatio librorum III de temperamentis. — De pulsuum usu. — De naturalibus facultatibus. — De sanitate tuendâ. — De symptomatum differentiis et eorum causis. — De inequali temperie. — De methodo medendi.*

On doit encore aux veilles de Linacre l'ouvrage suivant : *Procli Diadochi sphæra*, traduit du grec, Venise, 1500, in-fol. Les ouvrages originaux et les traductions de Linacre, écrits en latin, sont du style le plus élégant, sans être recherché ; c'est le jugement qu'en portait Erasme.

4 LOBB (Théophile) parut avec éclat en Angleterre, vers le milieu du dernier siècle, et publia de nombreux ouvrages, dont plusieurs, et en particulier son Traité de la petite-vérole, sont encore fort estimés :

A treatise of the small pox in two parts. Part I. containing a description of the distinct and confluet kind; when they proceed regularly; and of the curative indications in every period; and of the methods of menaging variolous patient as to heat and cold clothing and diet; medecines, also an account of the incidental symptoms, as to their

causes and effects, and the indications of cure, and the proper remedies in referei c' to each of them. Likewise answers to the arguments of the most celebrated physicians for bleedding in this disease; and then proofs of the probability of curing it in the febrile state, so as to prevent the eruption and other after periods, and a method likely to effect it; wich an effectual may to preserve persons from having this distemper. Part II. exhibiting histories and cases, in which this disease and its various symptoms are exemplified. Also a dissertation on the menagement of young children under it; and a method of external medecines, and theu some practical aphorismes deduced from this histories.

Cet ouvrage, dont nous avons cru devoir rapporter le titre en entier, parcequ'il en offre une courte analyse, fut dédié à sir Hans Sloane, président, et à Ralph Bourchier, Guillaume Martin, Cromwell Mortimer et Jean Coningham, tous médecins célèbres et censeurs du Collége royal des médecins de Londres.

La première édition parut en 1731, in-8°. et la seconde en 1748, même ville et même format, avec des augmentations. Une traduction française fut publiée à Paris, 1749, 2 vol. in-12.

Rational methods of curing fevers deduced from the structure of human body. Londres, 1734, in-8°.

Medical practice in curing fevers. Londres, 1735, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1757, 2 vol. in-12.

C'est le même ouvrage avec un titre différent placé à la tête des deux éditions.

Practical treatise of painful distempers with some effectual methods in curing them. Londres, 1739, in-8°.

On peut blâmer avec raison l'éloignement que l'auteur montre pour la saignée et encore plus pour l'administration de l'opium. L'école de Cullen a donné, sur le second article, dans un excès contraire.

A treatise on dissolvents of the stone, and curing the stone and gout by aliments. Londres, 1739, in-8°. - Bâle, 1742, in-8°., en latin avec une dissertation de David Hartley sur le lithontriptique de Jeanne Stephens. Traduction française, Paris, 1744, in-12.

Lobb croyant les calculs vésicaux toujours formés par des substances alcalines, conseille des injections de suc de limon et de porreau. Il avance aussi, opinion qui a eu de nombreux partisans, que la matière de la goutte est la même que celle des calculs, et qu'ainsi on peut trouver un préservatif contre ces deux maladies dans une di te purement végétale. On trouve dans ce traité des observations intéressantes à l'appui de la théorie qui vient d'être exposée.

An adress to the faculty of physik relating to Miss Stephens medecine. Londres, 1739, in-8°.

Letter relating to the plague and the contagious distempers. Londres, 1745, in-4°.

Compendium of practice of physick. Londres, 1747.

5

LORENTZ (Joseph-Adam), naquit à Ribeauvillé en Alsace, en 1734. Son père (Adam), docteur en médecine et médecin-physicien du comté de Ribeaupierre, jouissait de beaucoup de considération dans sa province. Après que Joseph-Adam eut terminé ses premières études à Strasbourg, il partit pour Montpellier, où il entendit les leçons de Fizes, de Sauvages, de Lamure, et prit, au bout de trois ans, le grade de docteur en médecine. Lorentz se rendit ensuite dans la capitale, où il suivit assiduement les cours d'Astruc, de Ferrein, d'Antoine

Petit, de Levret et de Rouelle. Il suivit avec la même assiduité la pratique de l'Hôtel-Dieu et celle des hôpitaux et de la Salpêtrière. De retour dans sa patrie, il accompagna son père chez les malades, où il commençait à être appelé lui-même, lorsqu'en 1757 il entra dans la carrière militaire, comme médecin ordinaire de l'armée du Rhin qui occupait la Westphalie; il y servit jusqu'en 1763. La paix ayant alors été conclue, Lorentz obtint la place de médecin titulaire de l'hôpital militaire de Neuf-Brisack, d'où il passa peu après à celui de Schelestatt. Le professeur Starck, de Mayence, venait de critiquer avec fort peu de ménagement nos médecins français sur leur manière de traiter plusieurs maladies, et particulièrement la dysenterie; Lorentz riposta au médecin allemand avec chaleur, mais avec décence, par un écrit plein de bons raisonnemens, et, ce qui vaut mieux, plein de bonnes observations. De Schelestatt, Lorentz passa à l'hôpital militaire de Strasbourg, fut professeur et recteur temporaire de l'Université, devint dans nos premières guerres premier médecin de l'armée du Rhin, membre du conseil de santé des armées, et se montra avec distinction dans toutes ces places. Appelé dans l'hiver de 1801 pour donner des soins à Moreau, il contracta dans le voyage une hernie étranglée, à la suite de laquelle il mourut à Saltzbourg. Le général en chef, sensible à cette perte, fit rendre aux restes de Lorentz de très-grands honneurs. M. Percy, chirurgien en chef de l'armée, prononça un discours touchant aux obsèque de son collègue. Un hommage plus solennel fut rendu à Lorentz par le conseil de santé des armées, au nom duquel M. Coste prononça publiquement son éloge à Paris. Le conseil ordonna, en outre, que les procès-verbaux relatifs à la mort de Lorentz et aux honneurs qui lui avaient été rendus seraient envoyés et lus aux armées. Cet ordre fut exécuté par les soins du médecin en chef de l'armée d'Orient à l'une des embouchures du Nil, dont les armées française, anglaise et ottomane couvraient alors les rives. Lorentz n'a laissé que l'estimable ouvrage suivant:

Morbi deterioris notæ Gallorum castra, trans Rhenum sita, ab anno 1757 *ad* 1762 *infestantes. Selestadii.* 1765, in-12.

LORENTZ (Paul-Joseph-Adam), fils du précédent, élevé avec beaucoup de soins, donnait de grandes espérances. Il était déjà médecin ordinaire de la grande armée depuis quelques années, lorsqu'il partit précipitamment de Potzdam en 1808, et mourut peu de jours après à Strasbourg, de phthisie pulmonaire.

LORENTZ (Bernard), frère puîné de Joseph-Adam, fut élevé comme lui, et reçu docteur en médecine dans l'Université de Montpellier. Il entra aussi de bonne heure dans les hô-

pitaux militaires, et parvint au grade de médecin en chef des hôpitaux de Corse, et ensuite de la première armée d'Italie. Il n'a guère donné qu'une formule pour le traitement des fièvres quartes, et qui consiste dans un mélange de bon quinquina en poudre très-fine et de magnésie blanche à parties égales. Un très-petit nombre d'observations, éparses également dans d'autres ouvrages périodiques, sauveront à peine son nom de l'oubli. Ses talens éminens, considéré comme médecin militaire, et surtout comme praticien, l'auraient placé près de son frère, sans son insouciance pour la célébrité. Une mélancolie profonde le dérobait, sur les derniers temps de sa vie, à tous les regards, et on ignore même l'époque précise de sa mort, arrivée il y a peu d'années à Marseille.

LORRY (Anne-Charles), né à Crosne, le 10 octobre 1726, était fils de François Lorry, célèbre professeur de la Faculté de droit en l'Université de Paris. Il eut pour proches parens l'Argilliere et Lafosse, peintres distingués de l'école française, ainsi que l'auteur de Manlius, neveu de ce dernier.

Le sage et savant Rollin dirigea l'éducation que Lorry reçut dans l'Université, où il se distingua par la vivacité de son esprit et la pureté de son goût. On a retenu ce distique heureux qu'il fit, encore très-jeune, sur un premier jour de l'an :

Hæc est illa dies quâ plebs vesana furensque
Se fugiendo petit, seque petendo fugit.

Dès que Lorry eut résolu de se livrer à l'étude de la médecine, il se mit à suivre les leçons d'Astruc et de Ferrein, ainsi que la pratique des hôpitaux. Le premier de ces deux célèbres professeurs était plus propre, par l'éclat de ses talens, à inspirer le goût de la médecine, et à indiquer les sources du savoir, qu'à le répandre par ses doctrines. Le second, moins brillant, fut un esprit sévère qui n'enseignait que des choses positives et d'une utilité immédiate. Les hôpitaux étaient loin d'offrir alors une instruction facile et solide. Les étudians manquaient de guides dans l'art d'observer. Ceux qui n'ont reçu que ce genre d'enseignement, ont éprouvé, en commençant à traiter des maladies, le peu d'avantages qu'ils avaient retirés en suivant les pratiques, presque toutes routinières et jamais motivées, qui ont précédé l'établissement des cliniques régulières.

La licence, qui était un temps d'épreuves, fut pour Lorry une source féconde de jouissances pures, car il brilla par des talens littéraires, des connaissancces étendues et une aménité qui lui concilièrent autant d'admirateurs et d'amis qu'il eut de juges et de concurrens. Entr'autres avantages, il parlait la langue de l'ancienne Rome comme Sylvius, Fernel ou Astruc.

A peine reçu docteur, Lorry fut porté, par d'heureuses cir-

constances, dans la carrière de la pratique. Il suivit une route opposée à celle que prennent d'ordinaire les jeunes médecins, car il avait déjà acquis de la célébrité dans le grand monde et à la cour avant l'âge de trente ans. Voici presque tous ses momens pris par les devoirs qu'impose la confiance des malades et de ceux qui croyent ou qui feignent de l'être. Cette sorte d'esclavage imposé aux praticiens, ne l'empêcha dans aucun temps de se livrer à des travaux qui contribueront plus à perpétuer son nom que l'admiration et la reconnaissance des contemporains, qui sont toujours fugitives et limitées, comme l'existence de l'homme.

Lorry commença par s'occuper des importans sujets de l'irritabilité et de la sensibilité, et consigna le résultat de ses nombreuses expériences dans les Mémoires de l'Académie des sciences et dans les journaux de médecine.

Il popularisa les ouvrages de Mead, fit paraître peu après son propre Essai sur les alimens, et donna une édition des Aphorismes d'Hippocrate, qui fut plus tard suivie d'une seconde.

Dans son Traité de la mélancolie, dont les bases reposent sur l'anatomie, la physiologie et l'observation, il donna la théorie rationnelle et indiqua le traitement des affections nerveuses, anciennes comme le monde, mais plus fréquentes aujourd'hui par suite des progrès de la civilisation, de l'activité des passions et des plaisirs, comme des richesses factices.

Lorry rassembla ensuite les matériaux destinés, par Astruc, à l'Histoire de la Faculté de Montpellier, et compléta ce qui leur manquait; il fit connaître, par une édition, un excellent ouvrage de Barker, et donna aussi, avec des commentaires, une nouvelle édition des Aphorismes statiques de Sanctorius.

Le beau Traité des maladies de la peau parut en 1777. Exécuté sur le même plan que le Traité de la mélancolie, il reçut le même accueil.

Lorry donna encore, dans les Mémoires de la Société royale de médecine, les constitutions médicales de 1775 à 1777, divisées, à la manière des anciens, en semestre vernal et automnal. Il publia, dans le même recueil, un Mémoire sur les maladies de la graisse, et des experiences multipliées sur les propriétés de l'opium. On l'entendit aussi lire, dans des assemblées publiques, des mémoires intéressans sur les crises apyrétiques; sur la nature et les effets du frisson, comme symptôme général des fièvres; sur les aphthes épidémiques; sur les dangers de l'état comateux dans les maladies aiguës; enfin, il contribua à la rédaction de presque toutes les instructions que fit répandre le gouvernement sur les épidémies, les épizooties et divers objets de salubrité publique. Un architecte distingué demanda à la Société royale si les plantes dont on reconnaît des par-

ties sur les monumens des anciens, sont de la classe de celles que l'on regarde comme salutaires? La solution de cette question fournit à Lorry l'occasion de déployer toutes les richesses de sa littérature et de son érudition. Il conclut (ce sont les expressions de l'illustre secrétaire de la société) : « que rien n'annonce qu'au milieu de ce beau délire d'où naquirent tous les arts, on ait spécialement choisi les plantes salutaires pour servir d'ornemens à l'architecture, qui semble plutôt les devoir aux brillantes inspirations de la poésie qu'aux sages conseils de la raison. »

Lorry s'accupa d'ailleurs toute sa vie d'extraire des anciens, en critique habile et judicieux, tout ce qui avait quelque rapport avec la médecine. C'était une des récréations qu'il plaçait à côté de la culture d'un beau jardin, où il se livra à de nombreux essais d'agronomie et d'ingénieuses méthodes de classification en matière médicale.

Lorry fut très-long-temps l'un des trois médecins les plus renommés de la capitale; son nom venait à la suite de ceux de Bordeu et de Bouvard. S'il eut dans le public d'autres rivaux, ce furent des hommes qui ne brillèrent que d'un éclat éphémère; ceci cependant ne peut s'appliquer à Charles Leroi, à Tronchin et à Barthez; c'est avoir nommé toutes les grandes et justes célébrités contemporaines. L'époque actuelle présente un spectacle différent; deux ou trois noms ne couvrent plus tous les autres. Le savoir et l'habileté sont plus répandus, et c'est un grand bienfait pour l'humanité. La génération qui entre dans la carrière vaudra encore mieux. *Adolescite*, pourrait-t-on dire, avec Haller, à cette jeunesse méconnue et calomniée, *adolescite in publicam felicitatem, cujus magna pars sunt prudentes medici, inque vestram quæ parari omnino nequit, nisi conscientiâ bene actorum paratur.* (*Præfatio ad primam editionem primarum linearum physiologiæ*).

Les médecins célèbres ne donnaient point indistinctement leurs soins à toutes les classes de la société. Les uns étaient répandus plus spécialement à la cour et dans la haute noblesse, tel était Bordeu; le haut clergé, la haute robe et la haute finance formaient davantage la clientèle de Bouvard; celle de Lorry était éparse dans les mêmes classes, et plus particulièrement la magistrature, le barreau, le commerce, les arts, et de préférence les indigens, qui connaissaient assez son bon cœur pour réclamer ses soins.

Lorry, qui avait été appelé plusieurs fois à la cour, le fut encore dans la dernière maladie de Louis xv. Ce prince n'avait point donné de successeur à Senac, son premier médecin. Bordeu était porté à cette place par son mérite médical, l'ur-

banité de ses manières, la dignité de sa représentation, soutenues de la confiance enthousiaste et des sollicitations ardentes de la comtesse du Barry. Cela n'empêcha pas Louis xv de lui dire un jour, en le recevant dans ses petits appartemens : « Je suis entouré par vos admirateurs, vos obligés et vos amis; ils m'ont appris, et le public avec eux, tout ce que vous valez; c'est entre vos mains seules qu'il faut guérir ou mourir, car quand on meurt avec vous, c'est que l'on n'a pas pu guérir; mais vous avez eu des difficultés avec votre compagnie (la Faculté de médecine de Paris), qui ne me permettent pas de vous faire premier médecin. » Tels étaient donc l'empire de l'opinion publique et le crédit des corporations qui s'étaient rendues respectables, que les rois eux-mêmes ne pouvaient se soustraire à leurs décisions. . . . . .

Bordeu était pourtant encore vivant, car il survécut deux ans à Louis xv, lorsque ce prince, dans sa dernière maladie, fit appeler Lorry. Une foule de médecins assiègent d'ordinaire les cours; mais les princes, sans l'assistance de leurs conseils, ne sont pas moins avisés que le reste des hommes sur leur propre conservation. Quand ils sont malades, ils cherchent donc à se procurer l'assistance des plus habiles, sans égard pour des brevets que l'intrigue et l'importunité leur ont souvent arrachés ou fait souscrire pour des inconnus. D'ailleurs, on a tout dit en rappelant que presque toutes les charges de médecin de la cour étaient vénales, et que les titulaires en étaient pourvus aux mêmes conditions que les officiers des greniers à sel. Cependant il se trouvait, comme premier médecin ordinaire, auprès de Louis xv, un homme digne de toute sa confiance; c'était ce vénérable Lemonnier, qui a servi, comme premier médecin, Louis xvi sur le trône et jusqu'au Temple. Fut-il épouvanté, en 1774, de sa responsabilité, cet homme si courageux en 1793? Il aimait Lorry tendrement et le fit sans doute appeler exclusivement par Louis xv; il avait produit son ami, jeune encore, dans les maisons de Noailles et de Richelieu, et plus haut près de madame de Brienne. Pendant la courte maladie à laquelle le roi succomba, Lorry reçut de lui des témoignages de la considération la plus affectueuse. Ces détails, que les médecins accueillirent avec une sorte d'orgueil, doivent être conservés pour l'honneur d'un prince naturellement bon, et qui sera toujours cher à l'humanité pour avoir créé l'Académie de chirurgie.

Comme tous les praticiens fort occupés, Lorry fut accablé sous le fardeau. Des attaques réitérées de goutte irrégulière et la paralysie dont il fut atteint en 1780, le conduisirent à un repos forcé, position pénible dans laquelle il développa toutes

les ressources de sa belle ame et de sa douce philosophie. On jugea que l'usage des eaux thermales de Bourbonne pourrait lui être utile. Louis XVI fut instruit de cette détermination, et apprit en même temps, avec surprise, l'honorable détresse de Lorry; il lui assigna à la fois une pension et une gratification pour ses frais de voyage. Lorry ne put profiter en entier de ces bontés, et mourut peu de jours après son arrivée à Bourbonne, entre les bras de Hallé et de M. Tessier qui l'avaient accompagné.

Quoiqu'on s'attendît à Paris à perdre Lorry, la douleur de sa famille et de ses amis n'en fut pas moins vive. Vicq-d'Azyr fut chargé d'exprimer les regrets publics et ceux de la Société royale de médecine. Il a mis et a souvent eu besoin de plus d'art dans d'autres éloges; jamais il n'en écrivit aucun avec plus de justesse, de grâce et de sensibilité que celui de Lorry. C'est une des plus belles productions de son beau talent et de son génie médical. Ecoutons le parler :

« Conduit par un cœur droit et généreux, M. Lorry ne citait ses confrères, dans ses ouvrages, que pour leur rendre un tribut d'estime et d'admiration. Les jeunes médecins trouvaient dans ses avis, dans sa bibliothèque, dans sa fortune, tous les secours qu'il pouvait leur offrir : quelques-uns même de ceux que le sang ou l'amité lui rendait plus chers ont contracté envers lui des obligations plus intimes; il leur a communiqué les fruits de son expérience en leur donnant, près du lit des malades, des leçons inapréciables.....»

« Dans quel temps, dit ailleurs Vicq-d'Azyr, M. Lorry, qui consacrait ses journées entières à la visite des malades, a-t-il pu se livrer à tant de recherches? Il ne lui restait que la nuit, et il en employait une grande partie à l'étude. Il a parlé, dans son Traité de la mélancolie, d'un homme qui dormait très-peu et se couchait rarement, c'était lui-même. A la manière dont il vivait, on aurait dit que son temps et sa santé n'étaient point à lui; chacun pouvait en disposer : l'heure était indifférente, on le trouvait toujours prêt. Le soir, on le voyait entouré de personnes inquiètes ou malades qui lui demandaient des consultations ou des avis. Lorsqu'enfin il était seul, il écrivait ses observations et les réflexions que les circonstances lui avaient fait naître pendant la journée. Il se défendait contre le sommeil par des lectures agréables; il se livrait ensuite à de plus sérieuses : il s'abusait ainsi en croyant avoir trompé la nature, et il se flattait d'avoir doublé son existence lorsqu'il n'avait fait que se hâter de vivre, et se fatiguer en précipitant sa course. »

Ce qui suit, et qui est toujours emprunté de Vicq-d'Azyr,

est applicable au moment où nous écrivons. « Une académie naissante ne peut jeter aucun éclat sur ceux qui la composent ; c'est de leurs efforts et de leur célébrité que doit résulter sa gloire. Elle a surtout besoin de bons conseils et de bons exemples. Appelé parmi ceux qui ont jeté les premiers fondemens de nos travaux, M. Lorry ne se contenta pas de les encourager et d'y applaudir, il s'y associa, il y contribua lui-même ; en nous indiquant les sources, il nous a appris à y puiser..... Ces obligations, quelque grandes qu'elles soient, ne sont pas encore les plus importantes que la Société royale ait contractées envers M. Lorry. Qu'elle nous permette de lui rappeler le moment où, en 1778, elle fit des pertes imprévues, et qui causèrent ses regrets. Le souvenir des obstacles que l'on a surmontés porte avec lui quelque chose de doux et de consolant. Cet homme vertueux et bon, que l'on avait tant accusé de manquer de caractère, se montra ferme et inébranlable dans ses principes comme dans sa conduite. Il excita le zèle par son exemple ; il lut plusieurs mémoires, il proposa divers plans de travaux qui furent exécutés, et bientôt la compagnie publia des volumes qu'il avait enrichis de ses observations. »

Ces dernières lignes vont achever de peindre toute la bonté de l'homme privé en donnant d'excellentes leçons : c'est toujours Vicq-d'Azyr qui parle. « Quelque bien accueilli que fût M. Lorry dans le grand monde, ce n'était que dans sa famille qu'il goûtait de véritables douceurs. Entouré des enfans d'un frère qu'une mort prématurée avait enlevé, il leur prodiguait ses soins, sa fortune et surtout sa tendresse. Il vécut célibataire ; mais la bienfaisance avait réuni sous ses yeux et placé dans son cœur toutes les jouissances paternelles. Combien il fut heureux, pendant ses dernières années, de s'être préparé d'agréables souvenirs, d'avoir inspiré à ses pupilles de la reconnaissance et de l'amitié..... Ce fut alors que M. Lorry vécut entièrement de ses propres bienfaits. Ce fut alors que ses aimables nièces lui rendirent peut-être plus qu'elles n'en avaient reçu ; leurs mains ne cessaient de le servir, leurs yeux étaient ouverts lorsqu'il sommeillait, et leur vive sensibilité devint l'aliment de la sienne. Son frère, ses sœurs, son neveu, des confrères, des amis nombreux se dévouèrent à ses besoins. Leurs empressemens, leur assiduité l'occupèrent, le ranimèrent, prolongèrent peut-être ses jours. Sait-on ce que peuvent sur nos organes les douces affections de l'ame et les battemens d'un cœur satisfait ? »

Les cendres de Lorry et celles de son éloquent panégyriste étaient refroidies depuis long-temps, lorsque Hallé, dans le discours de rentrée de l'Ecole de médecine pour l'an XI (1803), fut vivement applaudi, quand il termina l'énumération des mé-

decins qui avaient le plus illustré l'ancienne Faculté de Paris, par ce nouvel éloge de Lorry :

« Hésiterais-je de te nommer ici, moi qui eus l'avantage de te connaître mieux qu'aucun autre, Lorry! qui nous peignis si bien les tourmens de la mélancolie; qui débrouillas avec tant d'art le chaos des affections cutanées; qui, d'après nature, traças, avec tant de vérité, les révolutions qui changent la face des maladies; tu savais mieux que tout autre environner de grâces la sévérité de l'art; ton cœur généreux alliait à la dignité de l'homme indépendant cette complaisance si douce à l'homme qui souffre; et ta tombe, ouverte avant le temps, entourée des hommes de tous les rangs et de toutes les fortunes, de ceux qui ont connu les angoisses de la souffrance, ou qui ont éprouvé le découragement du malheur, sera long-temps honorée des larmes de l'amitié et des regrets de la reconnaissance. »

Lorry a publié les ouvrages suivans :

Richardi Mead opera ad editiones anglicas nuperrimè typis mandata. De venenis. De peste. De variolis et morbillis. De imperio solis et lunæ in corpore humano. Oratio Harveiana. Dissertatio de nummis Smyrneis. Paris, 1751, in-8°.

Essai sur l'usage des alimens. Paris, 1753 et 1757, 2 vol. in-12.

Ce travail hygiénique, très-étendu, destiné à servir de commentaire aux livres diététiques d'Hippocrate, traite, sous un titre modeste, des alimens considérés d'abord sous un point de vue général, et ensuite dans leurs rapports avec les climats, les lieux, les saisons, les divers individus, leurs mœurs et leurs coutumes.

Aphorismi Hippocratis græcè et latinè. Paris, 1759, in-8°.

Edition faite d'après celle de Jansson d'Almeloveen, que Lorry regardait comme la plus exacte et la plus commode pour les jeunes médecins.

De melancholiâ et morbis melancholicis. Paris, 1765, 2 vol. in-8°.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier, par feu M. Astruc. Paris, 1767, in-4°.

Lorry a orné ces Mémoires d'un éloge d'Astruc d'une préface et de supplémens. On a dit, avec raison, qu'il avait donné à cette édition des soins qu'il n'a pas toujours pris pour ses propres écrits. C'est aussi une chose assez remarquable, dans l'histoire de la médecine, de voir un médecin de la Faculté de Paris s'occuper avec autant de zèle de la gloire de celle de Montpellier.

Essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne dans les maladies aiguës, traduit de l'anglais de Barker. Paris, 1768, in-12.

Sanctorii de medicinâ staticâ Aphorismi; Commentaria notasque addidit. Paris, 1770, in-12.

Tractatus de morbis cutaneis. Paris, 1777, in-4°.

Hippocratis Aphorismi, Hippocratis et Celsi locis parallelis illustrati, studio et curâ Janssonii ab Almeloveen Loca parallela ex Boerhaavii Commentariis, notulas addidit, editionem curavit Anna-Carolus Lorry. Paris, 1784, in-18.

Cette édition, très-soignée, portative, est justement recherchée, et contient des rapprochemens très-utiles et d'une utilité journalière dans la pratique de la médecine.

De præcipuis morborum mutationibus et conversionibus tentamen medicum, Paris, 1784, in-12.

Cet essai, fait sur le plan de l'ouvrage de Roderic de Castro qui a pour titre : *Quæ ex quibus*, est beaucoup plus étendu, car il renferme tout ce qui concerne les épigénèses, les métaptoses ou mutations, ainsi que les métastases, enfin les changemens et les différentes dégénérescences qui ont lieu dans les maladies.

R. DESGENETTES.

IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE.